

CHAPITRE I

Collée au mur d'enceinte de la maison, accroupie sur l'herbe tiédie par un soleil matinal et printanier, Masako attendit que les murmures s'éloignent. Ses yeux, las d'avoir observé la nuit, fixaient à présent la multitude des fleurs : des cerisiers et des lilas nouveaux plantés en espaliers au fond du grand jardin. Masako les regardait sans les voir et c'est à peine si ses narines délicates parvenaient à saisir les délicieux parfums qui s'en dégageaient.

Ses prunelles noires comme des billes d'agate, si vives habituellement, si promptes à réagir à la moindre variation saisonnière, restaient obstinément vides. Masako restait silencieuse, fermée à toute envie de parler, de voir, de comprendre. Son esprit était ailleurs. Elle releva la tête et tendit l'oreille, bien obligée de rester sur ses gardes. Il lui sembla que les voix se rapprochaient, aussi recula-t-elle dans l'encoignure que lui offraient deux planches disjointes de la palissade en bois.

Sans aucun doute, Yamamoto Kanetaka et son père devaient la chercher. Les pas des deux hommes semblaient se diriger vers les annexes de la maison. Voulaient-ils s'assurer qu'elle n'y était point cachée ? Ils durent ensuite aller vers les cuisines, les granges et même l'étable où les deux bœufs blancs qu'on attelait à la voiture se reposaient tranquillement dans la fraîche litière que leur avait préparée Petit Saule, le bouvier.

— Elle ne peut pas être loin! entendit-elle tout à coup.

Elle reconnut la voix de son père, claire et tranchante comme toujours.

— Qu'est-ce qui peut ainsi l'effrayer? questionna l'autre voix, celle de son époux.

Son époux! Yamamoto Kanetaka, son époux! Un ami de son père issu d'une famille semblable à la sienne, qui se rattachait à une branche mineure des puissants Taïra.

— Elle est encore très jeune, reprit la voix de son père, il faut lui laisser le temps de se faire à l'idée qu'elle est désormais votre épouse.

Masako resta un instant interdite. Pourquoi son père justifiait-il ainsi sa dérobade? Cela n'entraînait pas dans ses principes.

— Voilà dix jours que je vis sous votre toit, Tokimasa, vous savez bien que cela suffit pour que nous puissions consommer notre mariage.

— Bien entendu!

— Je suis également prêt à visiter mon épouse chaque fois que vous m'y autoriserez. Avouez que je fais preuve de bonne volonté à l'égard de votre fille.

— Vous ai-je dit le contraire? Je la connais, elle va se reprendre et, ce soir, elle sera dans votre lit.

Masako réprima un geste de fureur et, de son poing fermé, frappa la pierre ronde sur laquelle reposait son bras. « Jamais! Tu entends, Yamamoto Kanetaka, jamais je ne serai à toi, marmonna-t-elle entre ses dents. J'en aime un autre et c'est lui que j'épouserai. Oui! C'est lui et personne d'autre! »

Les voix s'éloignèrent et Masako se retrouva seule avec sa frayeur. Alors, elle pensa à Yoritomo, prisonnier des Taïra sur un îlot volcanique rattaché à la péninsule d'Izu. Certes, c'était assez éloigné de Sumpu, la petite ville de la baie de Suruga où se trouvait la maison de son père. Mais

avec de la patience, ce dont elle se sentait capable, elle pourrait y arriver en quelques semaines de marche. Il fallait contourner une énorme barrière rocheuse, traverser des rivières et des torrents, plonger d'un haut rocher et nager jusqu'à l'îlot où Yoritomo se consumait lentement.

Pour passer le temps, comme les deux hommes s'étaient éloignés et qu'elle n'entendait plus leurs voix, elle se mit à réfléchir à sa fugue prochaine. Elle connaissait la route puisque, deux fois par an, elle accompagnait son père qui allait porter des victuailles et des vêtements propres à Yoritomo.

Masako s'était éprise de Yoritomo dès sa petite enfance, alors qu'il n'était qu'un adolescent orphelin. Tokimasa l'avait pris en estime par respect pour sa famille, les Minamoto, vers laquelle il s'était tourné depuis que les Taira avaient rejeté les Hojo. L'histoire avait l'air compliquée, et pourtant elle était simple et même courante dans le Japon de cette époque, où Taira et Minamoto s'entretuaient pour devenir plus puissants que l'empereur lui-même!

Au fil des ans, Hojo Tokimasa s'était institué le protecteur du jeune Yoritomo, que Masako enfant regardait déjà avec des yeux éperdus d'admiration et d'amour. Puis, ayant pris de l'âge, Yoritomo avait éprouvé le violent besoin de venger le meurtre de son père, assassiné par un Taira. Les choses avaient mal tourné : malgré son audace et sa bravoure de jeune guerrier, il s'était retrouvé enfermé depuis plusieurs années dans cette île, au fin fond de la péninsule d'Izu.

Pour Masako, dont l'intention, mûrie déjà depuis longtemps, était d'aller le retrouver, c'était une chance qu'il eût été envoyé là plutôt que dans l'île de Kyushu, comme la plupart des prisonniers. C'était aussi la possibilité pour son père de garder un œil sur lui et ne pas le laisser dépérir.

Partie dans ses réflexions, échafaudant le plan de sa fuite, elle se trouva soudain nez à nez avec Saika, sa nourrice.

— Comment m'as-tu trouvée ? demanda-t-elle en plissant le front d'étonnement.

Et d'une voix brisée par l'inquiétude :

— Est-ce mon père qui t'envoie ?

— Non ! Non ! Rassure-toi, ma colombe, ce n'est ni ton père ni ton époux.

— Mon époux !

Elle haussa les épaules. Saika se reprit :

— Tu as raison, ma colombe, ce n'est point encore ton époux puisque, jusqu'à présent, il ne t'a pas touchée.

Elle prit place à côté d'elle et replia ses jambes, laissant tomber les pans de son kimono sur une robe bleue tissée en fibres de chanvre.

Saika, qui avait donné le sein à Masako quand elle était nourrisson, dès la mort de sa mère, la dorlotait et la ménageait plus encore que sa fille Hidari, qu'elle avait nourrie en même temps. Ses autres enfants, deux garçons de dix-huit et vingt ans, avaient préféré quitter le domaine de leur maître pour vivre leur propre vie, et ils étaient partis à Kyoto.

Saika s'était mariée si jeune que, bien avant la mort de son mari, attaché lui aussi au service de Hojo Tokimasa, elle avait eu le temps de lui donner trois enfants.

— Que veux-tu faire, à présent ? s'enquit-elle, l'air inquiet.

— Tu le sais bien, fuir ! Fuir pour retrouver Yoritomo et le libérer.

Soucieuse, Saika poussa un énorme soupir. Et pourtant, elle ne s'attendait guère à un changement de décision de la part de sa protégée. Masako avait toujours su ce qu'elle voulait et elle se plaisait à ne pas le cacher.

Hélas, l'autorité et la fermeté de son père empêchaient bien souvent que les choses se passent comme elle le désirait.

— Fuir pour retrouver ton Yoritomo ! Es-tu sûre de ce que tu veux faire ?

— Si je pouvais m'échapper maintenant...

— Non ! Je t'en prie, partir dès à présent serait une erreur, pire ! une folie, qui entraînerait rapidement un échec. Nous serions rattrapées en une demi-journée à peine.

— Nous ! s'étonna la jeune fille.

— Crois-tu donc que je vais te laisser fuir seule ?

— Et Hidari ?

— Elle viendra avec nous. C'est ta suivante, elle doit s'attacher à tes pas où que tu ailles.

Masako se jeta dans les bras de sa nourrice, mais celle-ci, décidant que pour l'instant il ne servait à rien de se laisser aller à des cajoleries, l'écarta impérieusement :

— Allons ! Le moment n'est pas aux effusions. Tu vas rentrer sagement, assister au souper et demander à ton époux qu'il t'accorde une nuit de sommeil et un jour de repos afin d'être fraîche et dispose demain. Ton père approuvera ta soudaine sagesse et ton époux n'osera refuser.

— Le crois-tu vraiment ?

— J'en suis sûre, ma colombe. Durant le souper, je vais tout préparer. Hidari m'aidera.

— Quand quitterons-nous la maison ?

— Après le souper, bien entendu. Nous marcherons toute la nuit et toute la journée pour prendre de l'avance.

— Et même la nuit suivante s'il le faut, décréta Masako dont les yeux s'éclairaient en voyant son projet prendre forme.

Hochant la tête, Saika approuva et poursuivit :

— Au bout de la première journée, quand la nuit tombera, ton père partira précipitamment sans rien avoir

organisé. Dans l'obscurité, il abandonnera vite ses recherches. Puis, il rentrera pour mettre au point un plan mieux échafaudé, ce qui nous fera gagner du temps.

Le visage de Masako avait repris sa gaîté et ses yeux retrouvé leur vivacité. Une lumière dorée dansait dans sa pupille où l'espoir renaissait. Elle sentait le sang affluer de nouveau à son esprit et son cœur s'était remis à battre.

— Viens! dit Saika, passons par l'écurie avant de rentrer.

— Les chevaux! s'exclama Masako, tu n'y songes pas. Il serait impossible d'aborder les montagnes à cheval. Même Taïko serait incapable de franchir les barrières rocheuses.

— Ce ne sont pas les chevaux que je veux voir! Je dois parler à Petit Saule.

Elles trouvèrent le garçon dans l'étable. Il brossait les deux bœufs qu'on attelait à la voiture lorsque Tokimasa se rendait à Kyoto. Tournant la tête à leur arrivée, il sourit à Masako. Grand et maigre, le jeune bouvier, qui n'était encore qu'un adolescent, se courba devant les deux femmes.

— Nous avons besoin de toi, Petit Saule. Peux-tu nous rendre un service?

— Bien sûr!

De nouveau, il se courba devant Masako et celle-ci lui rendit son sourire. Elle aimait bien ce garçon avenant, toujours disposé à lui plaire, discret et déférent.

— Demain, dès que l'aube se lèvera, l'informa Saika, tu prendras Taïko pour une longue promenade jusqu'au soir.

— Mais que dirai-je au maître?

Saika hésita, ne sachant que répondre, elle connaissait si peu les chevaux! Cependant, Masako, comprenant où elle voulait en venir, lui apporta son aide :

— Tu lui diras que Taïko avait un début de foulure.

— Mais votre cheval n'a rien !

D'un geste vif, Masako saisit le bras du garçon.

— Ecoute, Petit Saule, je vais te dire la vérité, mais si tu me trahis, je te tuerai à mon retour. Par contre, si tu m'aides, tu deviendras un jour mon écuyer personnel et je te paierai cher.

— Votre retour !

— Je vais fuir parce que je refuse l'homme que mon père m'a fait épouser. Saïka et Hidari vont m'accompagner.

— Nous partirons demain à l'aube, poursuivit la nourrice devant l'air ébahi du garçon, et si le lendemain, le maître Tokimasa, en comprenant que sa fille vient de fuir, ne voit pas Taïko à l'écurie, il croira qu'elle est partie seule avec lui. D'une part, il ne me cherchera pas tout de suite et, d'autre part, cela faussera ses calculs. Comprends-tu ?

Le jeune bouvier acquiesça. Masako le fixa du regard :

— Et rappelle-toi, Petit Saule, si tu m'aides, tu ne resteras pas simple bouvier toute ta vie.

Puis elle s'en fut près de Taïko, lui caressa le flanc et, remontant sa main sur le doux pelage de l'animal, la passa sur son chanfrein humide. Elle lui présenta alors sa paume ouverte, et le cheval la lécha à grands coups de langue.

— Et prends bien soin de lui. Je te le confie, Petit Saule.

— Je m'en occuperai comme s'il était à moi, demoiselle Masako.

— C'est bien. N'oublie pas que je compte sur toi et que je te fais confiance.

Saïka et la jeune fille quittèrent l'écurie et rentrèrent tout en discutant tranquillement, donnant ainsi l'impression que rien n'était changé dans leurs habitudes et que tout se passait bien.

Masako trouva son père dans le bureau en train de faire les comptes du domaine.

Et, tandis que Saika mettait sa fille au courant, Masako, le sourire aux lèvres et l'air serein, expliqua son étrange désir à son père :

— Je dois prendre du repos, père, et aussi du sommeil. Je veux être détendue, dispose, agir auprès de mon époux non pas dans la soumission, mais dans la réflexion qui m'incitera à suivre docilement la voie que vous me destinez.

L'air heureux de son père fit comprendre à Masako qu'il accédait à sa demande. Et durant le souper, elle l'entendit déclarer à son époux :

— Sa décision me paraît sage et lucide. Je reconnais bien là ma fille. Allons, Kanekata ! Ne regrettez rien. Masako vous sera donnée demain soir, obéissante et reposée comme une hirondelle blottie douillettement dans son nid.